

Le Galepin

- BLEU -

n°45 - 1^{er} octobre 2021



Gustave Courbet (1845)

n°45 - J'Y AVAIS PAS PENSÉ!...

Sommaire

SYLVIE VAN PRAËT ADELINE GROSJEAN	3
RAPHAËL CABALE ON NE SAURAIT PENSER À TOUT...	6
JACQUELINE PAUT MADEMOISELLE « J'Y AVAIS PAS PENSÉ »	8
OCTAVIA L'ARBRE ÉBORGNE	11
FRANÇOISE DANIEL J'Y AVAIS PAS PENSÉ...	13
RÉMI LEHALLIER LE JARDIN DES DÉLICES	15
MICHEL LALET MARMAYE 51	18
RÉGINE PAQUET CONTRE-COUP	26

ADELINE GROSJEAN



PETITE DÉJÀ ELLE TANNAIT SA MÈRE POUR PORTER DES ROBES JAUNES, rouges ou vertes, ou les trois, à carreaux ou rayures, mais surtout pas de bleu et encore moins de noir.

Sur son cahier de dessin, les maisons étaient vertes aux toits rouges, les champs jaunes, le ciel orangé, les rues d'un violet sombre et surtout désertes.

Du colza que plantait son père et avant lui son grand-père, elle adorait le parfum et la lumière, et cette lumière la rendait heureuse. Elle restait au fond du jardin à regarder ce jaune, tout ce jaune à perte de vue.

Fille unique, elle ne s'ennuyait pourtant jamais. Elle invitait rarement, pour ne pas dire jamais, ses copines d'école. Sophie était venue une fois. Dans la chambre on n'avait entendu aucun bruit, aucun rire. Elle était repartie polie "Au revoir Madame, merci" et n'était jamais revenue.

Même si sa mère s'en inquiétait elle reconnaissait qu'Adeline était une enfant facile. Toujours à rendre service, obéissante et sage, Adeline était son ange. Ses boucles blondes, son sourire collé au visage dès le réveil, Adeline rangeait sa chambre, balayait, rinçait les couverts et les assiettes, les essuyait avec une application qui agaçait parfois son père Étienne. Il aurait aimé l'entendre raconter ses amies, leurs disputes, dire ces mots d'enfants qu'elle n'avait jamais eus. Étienne était l'aîné d'une vaste fratrie de sept et les cousins et cousines d'Adeline riaient beaucoup, cassaient, pleuraient à grosses larmes vite séchées. Tout était différent quand ils étaient là pour les fêtes, les vacances ou les anniversaires.

Il la houspillait parfois quand il la voyait plantée au milieu du potager à regarder pousser les haricots ou les tomates. Un jour il avoua qu'il aurait aimé que sa fille fasse au moins une bêtise, une petite bêtise mais au moins une.

Adeline grandit sans faire d'éclats, souriante et semble-t-il heureuse.

Quand sa mère mourut elle avait quatorze ans.

Après l'avoir pleurée un peu, elle la remplaça dans les tâches ménagères, l'entretien du potager et même les courses à l'épicerie.

Étienne, perdu dans son chagrin, la laissa faire.

Adeline ramassait le linge sale de son père sans dégoût et sans remarque - sa femme n'hésitait pas, elle, à lui indiquer le sac de linge sale dans la buanderie à grand renfort de gestes et en haussant le ton.

Adeline lavait, récurait, étudiait et souriait.

Adeline portait toujours la blouse jaune immaculée – celle que sa mère avait cousue pour elle – pour préparer le repas. Un soir, Étienne s'aperçut qu'ils n'avaient pas échangé plus de dix mots dans la semaine. Pour rompre le silence, il lui fit la remarque "Tu aimes toujours autant le jaune". Ce n'était pas une question, juste une phrase lancée dans cette cuisine glaciale de propreté. Il eut peur du son de sa propre voix qui dans l'air sembla résonner. Adeline lui sourit et dit simplement "Oui".

Juste ce "oui" qu'elle répétait depuis qu'elle savait parler.

Adeline tu veux m'aider? Oui.

Adeline tu veux bien ranger? Oui.

Adeline tu as fait tes devoirs? Oui.

Étienne, ce soir-là, a bondi de sa chaise et à grands pas s'est dirigé vers sa chambre où il s'est enfermé à double tour. Cette gamine devenait effrayante. Elle lui facilitait tellement la tâche qu'il n'en travaillait que plus. Depuis trois semaines il n'avait pas vu un seul de ses frères, pas bu un verre de vin au bistrot, pas reçu un ami.

Il entendit le bruit des assiettes que l'on range, des chaises que l'on repousse et puis plus rien. Ni musique, ni voix lointaine de radio ou de télévision. La mère d'Adeline fredonnait parfois le soir. Sur le canapé ils regardaient une émission et s'endormaient.

De ce jour il l'évita, ne la croisant que rapidement au repas qu'il avalait avant de se réfugier ailleurs dans l'atelier, dans sa chambre et l'été dans ses champs.

Le jour de ses vingt et un ans Adeline servit la soupe, l'absorba en silence, releva doucement la tête et dit: "Je vais me marier". Étienne laissa couler le liquide de sa cuillère et la regarda sans savoir quoi dire.

Il comprit que décidément il ne la connaissait pas.

C'est le jour du mariage qu'il rencontra son gendre, petite créature falote dont il sut immédiatement qu'il ne reprendrait pas les terres. Adeline les présenta "Mon père, Francis; Francis, mon père" et rejoignit les hôtes qu'elle avait triés sur le volet. Étienne ne côtoya que la famille: les oncles et les cousins qu'Adeline avait pris soin d'installer à la même table, dans un angle de la salle des fêtes.

Dans une maison moins propre, du linge moins soigné, Étienne respira mieux. Adeline et Francis ne revinrent que peu et les repas préparés par elle se déroulèrent dans un silence entrecoupé de remarques sur le temps, la santé.

À la naissance du premier, Étienne avait une mauvaise grippe; il ne le vit que pour ses douze mois. Il ressemblait à son père, restait le regard fixe et mâchonnait un ours bleu: Étienne décida que cet enfant ne lui manquerait pas.



Puis les naissances s'enchaînèrent. Adeline s'arrondissait de plus en plus et Étienne était bien incapable de déceler quand elle était enceinte.

Il fallait tirer les rallonges de la table du séjour quand toute la famille arrivait. Étienne envisagea des jours de cris, de rires et

de larmes vite séchées. Il déchantait très vite. Les enfants, deux filles et trois garçons, s'alignaient pour saluer leur grand-père puis Adeline les disposait dans le salon avec qui un livre, qui un puzzle et le silence s'installait.

Il essaya de les attirer dans le potager, de leur faire tirer des cerfs-volants au-dessus des champs jaunes. Mais ils prétextèrent qu'ils ne voulaient pas salir leurs souliers. Étienne s'en souvenait; ils disaient "souliers"!

Les visites s'espacèrent; Étienne se sentit coupable de s'en réjouir. Au bistrot les amis lui tapaient dans le dos "Alors? Encore un à venir?"; les voisins lui souriaient, les plus hardis vantaient les mérites d'Adeline. Étienne ne sachant quoi répondre hochait la tête et filait.

Dans les champs, sur les sentiers on le voyait avec son chien; de plus en plus dépenaillé, il sifflotait et lançait au bâtard une branche que l'animal ramenait à grands bonds. Les neveux passaient parfois lui porter une tourte ou une soupe mais ils ne restaient pas. Le vieil Étienne oubliait un peu trop de se laver. La maison appartenait au chien qui se couchait partout en y laissant des poils et de la boue.

Un matin de septembre, Adeline apparut sur le pas de la porte. Elle était seule, le regard creusé.

Le chien aboya puis se coucha à ses pieds. Étienne lui fit signe d'entrer "Tu veux un café?"

"Les enfants ont grandi, je suppose." Il avait dit ça comme on dit "Bonjour", sans la regarder.

"Oui, ils sont partis... et Francis aussi."

Il entendit pour la première fois un sanglot qui enflait dans sa gorge. Elle restait plantée, massive, appuyée sur le dossier d'une chaise. Il regarda les larmes couler sur ses joues. Son Adeline ne pleurait jamais, et cette femme n'était pas Adeline. Il aurait fallu la consoler, lui donner un mouchoir, la serrer dans ses bras peut-être... Il y avait si longtemps que ces gestes lui étaient interdits. Alors il dit simplement "Il y a de la place ici... si tu veux".

Elle s'est assise, a trempé ses lèvres dans le jus noir. Elle a fait la grimace. Autant pour le café que pour la saleté de la maison.

Dans un souffle elle dit: "J'y avais pas pensé mais... On va arranger tout ça." Un sourire apparut sur ses lèvres tandis que ses petits yeux encore noyés détaillaient la pièce, un sourire qui fit frémir son père.



ON NE SAURAIT PENSER À TOUT...



"**N**OUS VOUS AIMIONS CAR VOUS NE RESSEMBLIEZ QU'À VOUS-MÊME, tel un soleil qui éclaira le Nouveau Monde du même éclat qu'il apportait au terroir de Marianne! Géante parmi les idoles, et meneuse de revue parmi les danseuses, vous accompagnâtes notre évolution culturelle sur trois générations depuis les splendeurs du music-hall jusqu'aux énigmes de nos actuels téléfilms policiers! *Piroux contre Piroux*, *Meurtres ici et là*, et tant de nos records d'entrée au cinéma où vous fûtes consacrée chaque fois pour le meilleur second rôle! Dauphine de la chanson, célébrée dans autant de répertoires que de langues, vous fîtes de l'ombre même aux plus grandes étoiles... C'est que vous aviez débuté enfant dans le cabaret de vos parents, entonnant de votre cristal enfantin quelque ritournelle de notre beau patrimoine musical. Mais pour notre plus grand privilège, votre génie, quelques rencontres et la chance vous attendaient en embuscade sur le chemin qui menait droit à notre cœur! Muse généreuse des sports populaires, vous vous engageâtes à chanter à chaque étape du Tour cycliste qui, par bonheur, vous fit connaître dans la France entière avant votre rencontre avec un grand mécène dont tous se souviennent. Cette grande âme ne vous fit pas seulement adopter un nom de scène immortel : il demeura votre époux jusqu'à ce que sa mort s'ensuive.

Ambassadrice de la grâce féminine, souffrez que je n'évoque ni l'année de votre naissance, ni le certificat d'études que vous n'obtîntes pas à quatorze ans, sinon pour souligner combien, avec votre éclat et vos failles, vous nous ressembliez, en plus dévouée, notamment aux incurables, pour qui vous revendiquiez le droit de mourir dans la douceur, droit que vous avez pour vous-même repoussé le plus longtemps possible.

Songeant à tous les publics de différents âges et milieux que vous avez enchantés et conquis durant votre longue et riche carrière, nous vous faisons notre modèle!

Tous ces compatriotes qui vous ont aimée et vous aiment – innombrable famille – vous les aimiez et nous les aimons.

Entrez ici, dans notre Panthéon, avec le cortège des voix éteintes qui vous ont accompagnées, Marilyn et son nembatal, James Dean et sa Porsche, Whitney Houston et ses peines de cœur, vous, la fille dont tous les parents du monde auraient souhaité s'honorer, la meilleure amie qu'aucune jolie femme n'aurait pu souffrir. Vous qui resterez à jamais notre étoile des rêves, notre étoile des neiges.

Vous perdre aujourd'hui, c'est perdre à la fois une inspiratrice, un interminable enchantement et la part ultime de votre vie. Un tel deuil, je n'y avais pas pensé, la nation n'y avait pas pensé..."

Lorsque le grondement des tambours s'éteignit, l'homme vêtu d'un élégant costume bleu cintré quitta la tribune des officiels et traversa solennellement l'immense cour au centre de laquelle était placé un catafalque couvert d'un drapeau tricolore. Sa démarche était lente et grave, et seul son bronzage de l'été masquait le teint de son visage défait, ravagé sans doute par le chagrin et l'insomnie.

Le chef de l'État s'immobilisa devant le catafalque, tandis qu'on lui apportait la fleur blanche sur un plateau. En semblant murmurer un adieu, le Président s'inclina vers le cercueil et déposa sur le drapeau tricolore l'edelweiss immaculé. Puis il releva la tête et lança un regard douloureux vers les caméras de télévision. Bien sûr, il aurait pu être préoccupé par sa réélection. Mais le contexte était dramatique: la plus ancienne star nationale du music-hall et de l'audio-visuel s'était éteinte à quatre-vingt-dix-neuf ans et sept mois!

Cette scène retransmise en direct sur l'ensemble des chaînes de télévision privées et publiques deviendrait "culte", l'illustre personnage n'en doutait pas. D'ailleurs, il s'efforcera dans la mesure du possible d'échapper aux journalistes avides de l'interroger sur sa candidature à la fin de l'année aux prochaines élections présidentielles. En tout cas, il s'entendait déjà leur répondre: "*Ma réélection, non, je n'y pensais pas*".



MADemoiselle « J'Y AVAIS PAS PENSÉ »



«MADemoiselle J'Y AVAIS PAS PENSÉ», c'est comme cela que mes parents m'avaient surnommée depuis ma plus tendre enfance. Dès mes trois-quatre ans, je rétorquais à ma mère la fameuse phrase quand elle me demandait si je m'étais lavé les mains avant de manger.

Et puis, à l'école, l'institutrice me posait la traditionnelle question « As-tu apporté ton livre de lecture ? », et moi, avec un sourire tendre et timide, je répondais « J'y avais pas pensé ». La maîtresse d'école rageait, mais elle avait l'habitude. Tous les lundis, j'oubliais mon livre. Reprendre la classe m'était toujours difficile après un week-end d'ennui ou de jeux imposés, cela dépendait si je me trouvais chez papa ou chez maman, ceux-ci s'étant séparés quand j'avais huit ans.

Je préférais me réfugier dans la lecture, à la maison, au fond de ma chambre, assise par terre, le dos contre l'oreiller que j'avais descendu du lit. J'avais remarqué qu'ainsi, ma mère ne me voyait pas en ouvrant la porte. Elle me cherchait partout, et pendant ce temps, moi, j'étais en Afrique avec *Le Lion* de Kessel, en Amérique avec *Tom Sawyer* ou dans les glaciers avec *Croc-Blanc*.

En fait, cette expression « j'y avais pas pensé », c'était ma cachette, mon secret, ma défense. Elle clouait le bec à ceux qui voulaient me faire obéir. Dite avec un étonnement non feint, elle avait le don de surprendre l'adulte qui se rappelait ses propres défaillances devant ce qui représentait l'autorité. Et puis, je brandissais toujours cette phrase comme excuse de mon ignorance ou de ma tête en l'air.

À seize ans, je connus mon premier amour, un garçon de ma classe, bien bâti, les yeux en amande où se reflétait le ciel. Il n'était pas très doué pour les études, mais le regard qu'il me portait me suffisait, quand, seule dans mon coin, je rêvais, un livre dans les mains.

Le jour où il me prit par les épaules, un sourire magnifique aux lèvres, je ressentis un frisson dans ses bras, c'était la première fois qu'un garçon me touchait. En tout bien tout honneur. J'avais confiance en lui. Ce qui fut étonnant, c'était que moi, la bonne élève, je devenais songeuse, et peut-être bien un peu paresseuse, tandis que lui progressait dans toutes les matières, il devenait un homme, sans nul doute.

Cette période me fut propice à la guérison de mon toc, et bien que toujours dans la lune en pensant à lui, la phrase maudite «J'y avais pas pensé» partit de mon vocabulaire. Mes professeurs s'en aperçurent avec plaisir, je devenais enfin plus sérieuse que d'habitude; quant à mon père ou ma mère, ils avaient tant de soucis avec leur solitude réciproque, leur travail et leurs essais infructueux dans la recherche de l'âme sœur, qu'ils ne firent pas attention.

Une fête fut donnée au lycée en l'honneur des réussites au bac. Je finissais ma première, mais j'y participai quand même. Les élèves de ma classe furent également invités, nous avions nous aussi passé un examen, le bac français. Mon amoureux, avec qui je partageais mes lectures favorites, eut l'heureuse surprise de passer en terminale sans problème.

Ce soir-là, notre retenue coutumière et notre sentimentalité prirent le chemin d'escampette et après plusieurs heures de danses endiablées et d'absorption de quelques boissons énergisantes, nous nous retrouvâmes dans une salle de classe, normalement fermée. Le gardien, dépassé par les événements de la fête, avait laissé les clés dans la serrure. Ce qui devait arriver arriva. Nous nous cachâmes derrière le bureau du professeur et, partis dans le voyage de l'amour, nous nous donnâmes l'un à l'autre. Nous étions novices tous les deux, mais ce fut l'instant le plus touchant de ma vie.

La rentrée suivante fut une rentrée différente pour moi. Cela faisait deux mois que je me sentais bizarre. Je vis le médecin scolaire qui me confirma que j'étais bien enceinte. Il me demanda ce que je comptais faire, et bien sûr je voulus garder l'enfant, il était l'enfant de l'amour, sa vie me donnerait sûrement toutes les joies d'une jeune maman. Les études, mon avenir professionnel, les parents, rien ne me fit changer d'avis.

Quand j'annonçai la nouvelle à ma mère, sa première réaction fut de me crier: «Mais tu n'avais pas pris la pilule?» et moi, redevenant la petite fille qui se faisait gronder, je répondis «J'y avais pas pensé!» Une énorme claque sur la joue fut sa deuxième réaction. «Mademoiselle J'y avais pas pensé! Toujours la même! Mais quel âge as-tu?» Des sanglots furent sa troisième réaction. Elle pleura davantage quand je lui dis que je souhaitais garder l'enfant. Elle me demanda le nom du père. Kévin, c'était Kévin, le fils de sa meilleure amie. Cela la rassura. Était-il au courant? Bien sûr! Je lui avais écrit et téléphoné tout cet été, et il était comme moi, d'accord pour prendre son rôle de père au sérieux.

Les parents de Kévin étaient un couple traditionnel, le père au travail, la mère à la maison. Ils garderaient le petit la journée pendant que nous continuerions nos études. Kévin passerait un bac pro pour pouvoir travailler tout de suite, quant à moi, mes rêves d'avocate étaient partis, je me dirigerai vers un métier de l'Éducation nationale, j'adorais les enfants et puis les vacances scolaires, ce n'est pas à négliger quand on est mère de famille.

En attendant, «régulariser la situation» était l'obsession des parents de Kévin. Et ce fut le ventre gros comme un fruit mûr que je m'avançai vers Monsieur le Curé dans la petite église jouxtant le lycée. Tous les copains étaient là. Lorsque le prêtre dit les phrases consacrées «Dans le foyer que vous allez fonder, acceptez-vous la responsabilité d'époux et de parents?» je lui répondis machinalement «J'y avais pas pensé!» Toute l'assistance se mit à rire. Seul le curé se demandait ce que j'avais bien voulu dire.



L'ARBRE ÉBORGNÉ



TU TOURNES LES PAGES. Tu tournes, tu tournes. Appuyé sur tes oreillers. Maigre. Comme un souffle sur la chair. Celle que tu aimes pénètre dans tes yeux. Grondements de cils. Battements de paupières. Vision florissante sur le jardin d'Éden. Tu tournes les pages et tu trembles, tu trembles. Dans ce mélange de sentiments qui ne ressemble à rien, tu t'abandonnes. Au bout de trois jours, trois nuits, tu vas où tu n'as pas l'habitude d'aller: au bordel. Tu veux vivre. Tu cèdes à cet espoir. Oublier. Vite. Derrière toi, les montagnes, les orages. Tu t'offres. Tu baisses ton fute. Tu n'attends rien. Des cris. Et laisser passer le silence.

Je ne bouge pas. Il y a une seconde d'éternité entre nous. Longue, simple et longue. Un regard semblable au vent trop fort. Je suis là, attachée, bouclée, serrée, pleine de fièvre à faire briller chaque jour de ma vie. Je marche avec toi. Un goût de miel dans la gorge.

Soudain une lettre. Noire. Sombre. Épaisse. Tu m'annonces ton absence. Je suis bouleversée. La chose s'entasse. Tu deviens sérieux. J'ai peur. Je garde un œil sur toi. Puis l'autre. Je veille. Une ligne droite se dessine. Ma colère suit son chemin. Elle s'éloigne, nue. Je n'y avais pas pensé, à cette force qui revient. J'ai envie de toucher ta voix. J'ai envie de caresser ton cœur.

Je m'introduis, toute blanche, dans les pages de ta lecture. Déchirure, inquiétude me menacent. J'écrase mes lèvres sur tes larmes. Je t'attendrai. J'écrirai sur mon grand tablier: attendre. Je bêcherai autour du noyer chaque jour. J'irai respirer les roses après la pluie.

Tu me fixes.

Tu me fixes, glisses un Ça ira. Encouragée par tes paroles, je rêve. On tourne les pages. On ose. On espère. On s'endort après l'amour. On va ensemble de livre en livre, longtemps, longtemps. Devine où je cache mes textes chéris! Tu devines bien sûr. Tu connais mes secrets.

Sans regret on décide d'un nouveau crâne, d'un nouveau cerveau, là, dans le ventre. Une attache. Du lierre accroché aux entrailles. Mais rien ne vient. Début d'une pente. Raide. On ferme les volets. On efface la peinture jaune sur les murs.

On s'allonge sur le sol. L'odeur est fade. Des océans viennent remplir la chambre à ras bord. Nous sommes deux naufragés ricochant sur la marée basse, contemplant notre mélancolie, à bout de souffle, au bout de nous. Notre tourmente prononcée, nous passons notre temps à ensoleiller la situation. Doucement. Un peu plus près chaque jour. D'une marche soudaine. Franche. Sans beuverie. Ni soulier. Au placard le «moulinex» même pour un mixage sans effort. Au placard les couches nauséabondes.

C'est comme ça, la pénurie. Nous sommes empoisonnés. Notre royaume s'emmêle, notre bonheur se brûle. L'enfant n'existera pas. Ni sourire. Ni cri. Personne ne dormira dans nos bras. Mais les pages tournent, tournent devant nous, avec grâce. Ce luxe donne l'impression que la vie délivre du temps, de la mort. J'y pense maintenant.

On renonce. L'histoire est faite de renoncements. L'histoire écrite contre notre volonté. L'histoire nous fatigue. Et toi qui dois partir. Une absence indispensable. Une absence de plus en plus présente. J'ai le sentiment d'être dans un mauvais livre. Les mots se taisent et éclatent. Les mots ne tiennent plus leurs promesses. Je voudrais qu'ils grandissent sans défaut, qu'ils accèdent au ciel sans lever les bras.

On perçoit le crissement d'une plume. L'espoir s'écrit avec un *d* et se lit désespoir. Nous courons nous cacher. C'est peut-être ça, même si ça n'est rien, c'est peut-être ça, ce besoin de si peu, le secret bien gardé, la cachette et sa discrétion. On croit en l'abondance. Des ribambelles de phrases, de mots. Au final c'est autre chose. Et même rien. Une abondance de riens. Ou un entassement de tout.

On s'incline, on apprend à arrondir le dos, à tailler la bosse qui repose sur notre colère. On se jure amour éternel. On préfère murmurer sous les ponts et vagabonder je ne sais où, pour on ne sait qui. Des journées de septembre, ses odeurs de rentrée, de cahiers neufs, de troussees pleines. Un compas, une équerre qui traînent sur le bureau. On y retourne. À nos conflits, aux merveilles inutiles des «je t'aime» exagérés, inévitables.

Tes yeux brillent entre les lignes. Ta respiration près de moi m'enivre. Tes yeux rient, tracent un cercle lumineux, me font vibrer. Nous sommes reine et roi ignorant les règles du royaume. Les arbres de notre grande forêt couronnent notre union d'aiguilles de séquoia. Princes et princesses demeureront dans l'œil aveugle des arbres.



J'Y AVAIS PAS PENSÉ...



PLOC. UN BRUIT MAT COMME UN MELON TROP MÛR tombé de l'étalage pour s'écraser sur le bitume déverse pépins et jus poisseux.

Cling. Un son de ferraille compressée mais ce n'est pas une œuvre d'art. N'est pas Armand qui veut.

«J'y avais pas pensé» s'excuse maladroitement Vincent devant les vociférations des badauds attroupés autour du vélo percuté.

«J'y avais pas pensé... Ce trajet, je l'connais par cœur, je l'ferais les yeux fermés, enfin c'est une manière de dire. J'y passe si souvent. Jamais personne ne déboule de la ruelle. Je ne l'ai pas vu arriver. J'ai rien pu faire. C'est comme s'il s'était jeté sur ma voiture.»

Les sirènes retentissent. Les gendarmes tentent de ramener le calme auprès des riverains.

«À la vitesse où il allait, c'était inévitable.»

«Je l'ai toujours dit, ça devait arriver un jour.»

«Un drame, et c'est que le premier!»

C'est curieux ça, les mêmes individus quand ils sont piétons ou quand ils sont au volant n'ont pas le même raisonnement. Le curseur de la responsabilité se déplace...

L'enfant, un garçon blond, bouclé, d'une dizaine d'années gît, immobile sur la chaussée.

Râles. Plaintes.

Le casque vert égaie le caniveau gris. L'articulation de son genou présente un angle improbable. Une basket à son pied droit appelle désespérément sa congénère gauche. De ses oreilles perle son sang chaud. Le soleil est au zénith. Il fait si beau! Du temps à se promener, à faire du vélo. Pas à fréquenter les urgences pédiatriques!

Les pompiers prennent en charge la victime. Le gamin est dans un état critique. Son pronostic vital est engagé. Il est hélicoptéré vers le CHU.

Et le conducteur de ressasser sa litanie larmoyante:

«J'y avais pas pensé; j'y avais pas pensé...»

À quoi?

À regarder à droite, vers la ruelle, d'où ne débouche jamais aucune voiture: elle est bien trop étroite; les deux roues y passent pourtant.

À reconnaître sa responsabilité: Vincent répondait à un appel téléphonique. Focalisé sur sa conversation, il a négligé toute attention à la conduite.

Le gamin, Jules, habite dans le quartier, à deux pâtés de maisons. Il connaît donc bien la dangerosité des lieux!

Il n'y a pas de stop au bout de la ruelle. Voie prioritaire.

À croire qu'il l'a fait exprès. Il aurait dû savoir. Il aurait dû faire attention...

Vincent cherche à se dédouaner. Il est désolé. Bien sûr qu'il ne l'a pas renversé volontairement, il n'est pas un monstre.

«Voilà mes coordonnées; mon assurance prendra tout en charge. Je dois partir. Je suis pressé: un rendez-vous important à ne pas manquer...

Non, je ne suis pas coupable, répète-t-il à l'envi. Tout juste co-responsable, et encore.»

Son attitude victimaire exaspère les gendarmes.

«Taisez-vous! Un peu de dignité! Un enfant innocent est entre la vie et la mort à cause de votre inconséquence. Vous êtes un chauffard! Un danger public! Un tueur en puissance!»

Taux d'alcoolémie, présence de stupéfiant: positif.

«Votre permis, s'il vous plaît.»

«Quoi? Mais je ne comprends pas, je dois...»

«Votre véhicule est confisqué.»

«Pas pour longtemps, j'espère, mon travail m'oblige à circuler régulièrement.»

«Le tribunal statuera. Dans quelques mois. Retrait provisoire du permis de conduire ou annulation. Vous saurez alors s'il faut le repasser. Prenez les transports en commun ou remettez-vous à la bicyclette.»

La roue avant du vélo de Jules tourne dans le vide.

Mercredi quinze septembre, treize heures dix: les rayons du soleil versus les rayons du vélo...

Jules n'en referra peut-être jamais.



LE JARDIN DES DÉLICES



C'EST À CAUSE DE... Il n'aurait jamais dû descendre dans la Drôme. Quand il a pris la retraite, les copains de la Poste lui ont offert un séjour de trois jours dans une chambre d'hôtes. Hauterives, Drôme, demi-pension. «Va pas confondre avec le 71350, ce Hauterive-là n'a pas d's à la fin!» C'est sûr, la Saône-et-Loire, rien à voir! Lequel avait eu l'idée? Peut-être le receveur, il avait de la famille par là. 26390. «Mais si, tu verras, la région est superbe. Un peu de marche, ça te fera pas de mal. Tu vas cracher ta nicotine.» Ils lui ont quand même fait cadeau aussi d'une belle pipe en bruyère avec une tête sculptée dans le bois du fourneau: un facteur vieille mode! Il fut le premier à en rire.

Ils sont partis le lundi, avec sa femme. On était au tout début du printemps. Soleil timide, quelques nuages mais une belle clarté. Sa femme a dit «C'est un ciel pour toi» parce qu'il aimait peindre des paysages. À l'acrylique, c'est plus facile que l'huile. Et moins cher. Il comptait bien s'y mettre sérieusement et réussir à faire le portrait de sa petite-fille. Il peignait dans la mansarde. Installer un chien-assis parce que rien ne vaut la lumière du jour.

Hauterives. Nationale 7. Ils fredonnent Trenet, ils se regardent, ils rient. Il dit «La retraite, on va en profiter, hein?» Elle lui caresse la main. Vienne. La départementale 538: Cour-et-Buis, on ralentit, Beaurepaire, on musarde, Lens-Lestang, on y est presque. «Ils sont drôles, les noms, par ici, dit sa femme. Ça sent les vacances.» Hauterives. 10, rue de la vallée, la Villa Eugénie. «Vos amis vous ont réservé la chambre Joseph», dit Sabine en les accueillant. Fer forgé, meubles de famille, gravures anciennes au mur et portraits des aïeux. Il passe les bras autour du cou de Suzanne: «On va être bien ici, tu vas voir». Et elle «Avec toi, je serais bien n'importe où». Une sorte de voyage de nocés.

Le lendemain matin ils vont se promener. Traversent le village paisible sur la rive droite de la Galaure. Ils flânent jusqu'à... «Non! [Un silence] comment c'est possible?» dit sa femme et lui, il ne répond pas. Il touche la colonne. Il sent les galets sous sa paume. Il monte par l'escalier de pierre. De là-haut on ne voit pas le monde avec les mêmes yeux. Il lit les simples mots de Ferdinand Cheval qui philosophe sur sa vie et le curieux destin qui l'a jeté dans cette... «Quelle folie!» s'émerveille-t-elle. Lui ne dit pas un mot. Gorge serrée, le souffle coupé.

Tout l'été il gamberge. Tout l'automne il dessine. Ou plutôt il griffonne, sur un méchant cahier d'école à réglures Seyès. Deux millimètres entre chaque ligne, huit millimètres le carré. Facile pour faire un plan à l'échelle. Un cahier, deux cahiers. «Mais qu'est-ce que tu fais?» demande sa femme. Il finit par répondre «Je rêve».

Un jour, des copains de la Poste viennent manger. On est en décembre, une belle arrière-saison qui traîne. Sur la table il y a du beaujolais nouveau. Ils montrent les photos de la Drôme : les paysages, les balades, les jolis villages. Ils font l'impasse sur le Palais idéal parce que... «C'est quoi, tous ces gribouillages?» s'étonne Suzanne. Un silence. «C'est les plans» lâche-t-il à regret. «Et de quoi?» Un silence. «De ma retraite» dit-il.

Un midi de décembre, elle appelle «À table!» Rien. Elle monte. Il est plongé dans ses cahiers. Il lui prend la main, «Assieds-toi là». Il parle maladroitement, en cherchant ses mots. Il a posé le cahier sur les genoux de Suzanne, il est debout dans son dos, il niche la tête dans le creux de ses épaules. «Ce sera un peu comme notre vie, tu vois.» Elle tourne les pages. Une larme tombe sur le quadrillage. Ils sont là maintenant, silencieux. Ils respirent du même souffle. Un moment elle a fermé les yeux et elle a dit «Embrasse-moi».

Pas besoin d'une belle mobylette, «du moment que ça roule...» Il en a trouvé une chez le ferrailleur, il a rafistolé quelque chose dans le moteur et elle pétarade. «Avec ça, pas de surprise. Ça roule par tous les temps. Bon, l'hiver, évite s'il y a de la neige mais sinon, ça rouille pas ces trucs-là, tu peux lui faire prendre l'eau.»

La carriole, c'est son gendre qui lui a bricolée, avec deux roues de vélo. Il a même fixé une petite bâche «pour le cas où». Et, en belles lettres rouges avec pleins et déliés, sa femme l'a baptisée, «Louise, c'est joli comme ça, non?» Pas joli : ça vrille le cœur de lire là le prénom de la petite-fille.

Il a parlé de son idée à Dominique. Lui il s'y connaît, il était maçon. Pas maçon d'HLM, non, maçon à l'ancienne, torchis et compagnie. Quand il lui a expliqué, il a bien vu que l'autre, ses yeux s'étaient arrondis, il a bu une gorgée de vin blanc et il a dit «Va nous falloir cinq ans». «Tu es partant?» Dominique a répondu «J'ai jamais rien fait de propre de ma vie. Alors tu parles, si je suis partant!»

Et les voilà qui s'y mettent. Avec leurs mobylettes ils vont dans les bois, au Bois de Jules, aux Castagnes, au Petit bois sous les vignes. Ils repèrent les châtaigniers et coupent ce qu'il leur faut. Une vingtaine de branches bien droites. À l'arrière, dans la carriole. Puis ils passent à la scierie. Le Père Clément demande «C'est pour quoi faire que vous voulez ça?» Oh rien ! Bricoler un peu dans le jardin. L'autre hoche la tête, «Venez voir par là, je crois que ça va vous convenir, c'est du trois ans». Il est bien sec, il a attrapé une teinte à peine grisâtre. Juste fendu en deux par le milieu, c'est parfait.

Il a tout dessiné à l'échelle. Des panneaux de un vingt sur un mais la structure, elle, fait le tour du potager. Vingt de long et douze de travers. Cinquante-deux mètres en linéaire. Il précise «Pour le tour! Mais avec la rampe du milieu, ça fera quatre-

vingts». Sur un bout de papier, Dominique a griffonné ce qu'il lui fallait comme terre, comme paille et tout. «Et d'où tu le démarres, ton dédale?» demande-t-il. L'autre pointe du doigt: du milieu. «Et... ce sera quoi, le premier panneau?» L'autre sourit et lui glisse quelque chose à l'oreille. Dominique s'esclaffe «Le truc que tu m'as montré l'autre jour? Ben dis donc, t'as pas peur, toi!» Les voilà tous les deux à rire.

À ce moment on entend la Peugeot se garer sur le devant. La voix de sa femme «André? Tu peux me donner un coup de main?» Quatre cagettes dans le coffre. Il s'extasie «Où tu as trouvé ça?» De la vaisselle cassée, de la porcelaine, enfin, pas du Gien quand même. Le cageot avec les bleus déborde: plutôt du sombre, de l'outremer et, mélangé avec, du myosotis et du bleu ciel.

Le 1^{er} juin, ils ont invité les amis pour l'inauguration. «Le jardin des délices», c'est Suzanne qui a eu l'idée du nom. Quatre-vingts mètres d'un beau torchis ocre, quarante mosaïques de un vingt sur un. Sauf la première, «L'origine du monde», d'après Courbet avec, accolés, à gauche le portrait de Suzanne et à droite le portrait de Louise. Pour le reste, le visiteur attentif reconnaît un Brueghel, un Fra Angelico, un de Vinci, un Vermeer... les quatre pages «Peinture» du Petit Larousse (1314 à 1317). Celui qui ne s'intéresse pas trop à ces choses dit simplement «Ce que c'est beau, nom de Dieu! Ce que c'est beau...»



*En hommage à
Bodan Litnianski
et à son Jardin des Délices
de Viry-Nouveauil (Aisne).*



MARMAYE 51

Je n'y avais pas pensé. Ou plus exactement, j'en avais longtemps refusé l'idée : explorer les archives de ma mère me semblait non seulement indiscret vis-à-vis d'elle mais aussi inenvisageable en raison du volume de papiers poussiéreux qu'elle avait conservés avec une constance admirable. Parcourir des dizaines de milliers de pages annotées de sa minuscule écriture m'apparaissait comme une tâche insurmontable. Jusqu'au jour où je l'ai fait, bien entendu...

Selon les annotations qu'elle a portées sur les feuillets qui vont suivre, ce texte aurait été écrit en 1951. Elle y affirme également qu'il est de ma main. Selon ses notes, je l'aurais donc écrit AVANT ma naissance. Ce qui m'étonne un peu. Mais ma mère est une femme au classement infailible et à la mémoire aimable. Je suis bien obligé de lui faire confiance.

Quoi qu'il en soit de la genèse exacte de ce texte, nous avons là quelque chose de très marqué par les années 50. Lenteur, descriptions plus ou moins nécessaires, tournures de phrase ampoulées et bien sûr, personnage inévitable du détective privé — ici c'est un journaliste, mais c'est du pareil au même — à la nonchalance truqueuse, toujours entre deux verres de whisky et la douche glacée lui permettant de se remettre dans le sens de la marche. Ne manque que la blonde platinée, remplacée ici par un personnage féminin nettement moins affriolant ! Alors, que penser de cela ? Je vous laisse juges.

M.L.

J'AVAIS UN PEU ABUSÉ DU GLENFARCLAS la veille au soir chez l'Ami Georges. Les hasards de l'enquête qui avait conduit mes pas jusqu'à Carneville-al-Mer m'avaient remis en présence de Jean-Jean Barrou, un vieux copain d'école qui avait fait fortune au-delà de ce qu'on peut comprendre quand on court comme moi après trois sous pour en faire quatre. Il tenait absolument à me faire la démonstration de son opulence fraîchement conquise et avait réussi à m'entraîner jusqu'à l'Ami Georges, un bar discret où l'on ne pouvait entrer qu'en montrant patte blanche. Nous avions abondamment arrosé ces retrouvailles en éclusant un nombre improbable de bouteilles de Glenfarclas à trente mille balles l'unité et j'appris quantité de choses qui ne m'intéressaient pas le moins du monde sur l'art et la manière d'entuber la terre entière en achetant à bas prix de pleins containers de trucs inutiles revendus ailleurs à prix cassés et qui sont surtout destinés à remplir les poubelles de l'Occident. Personnellement je trouve cela détestable. Mais vous le savez aussi bien que moi, il n'est pas facile d'échapper à l'enthousiasme d'un vieux copain d'école et guère plus à celui suscité par la promesse d'un élixir écossais de cette qualité. Malgré tout, au-delà d'une certaine quantité, même l'alcool le plus raffiné finit par produire des effets comparables à ceux d'une bibine frelatée ! Aussi, quand au petit jour un poing impatient se mit à tambouriner à la porte de ma chambre, j'eus le plus grand mal à m'extraire d'un rêve absurde où j'étais poursuivi dans les égouts d'une ville incertaine par une armée de zombies dépenaillés. Je braillai un « Entrez ! » qui eut du mal à se frayer un chemin entre ma langue et mon palais collés entre eux par les libations

de la veille et la porte s'ouvrit à la volée laissant passer une forme dégingandée qui brandissait devant elle un journal qu'elle jeta sur le lit. Puis s'inclinant, la forme pointa du doigt la une du journal en poussant des sortes de glapissements glouglou- tant que je ne parvins pas à comprendre avant de refluer et de claquer la porte derrière elle. Je me frottai les yeux durant un moment, ne parvenant pas à faire coïncider l'image floutée que mon cerveau avait enregistré et le reste de bon sens qui subsistait encore en moi à travers les vapeurs du Glenfarclas: le type qui venait de déposer un journal au pied de mon lit avait une tête de poisson! Ces choses n'existent que dans les bouquins de Lovecraft et, paraît-il, dans les lendemains de cuite carabi- née. Mais des bipèdes avec des têtes de poisson, même les jours de cuite sévère, je n'avais encore jamais vu! Je posai les deux pieds au sol et tentai d'ajuster ma vision sur le bas de la porte que le loufiat avait claquée derrière lui quelques instants plus tôt. Le parquet était couvert de flaques d'eau qui s'étiraient depuis le bas de mon lit jusqu'à cette porte et une odeur de poisson et de varech semblait avoir envahi la pièce. Je me flanquai deux bonnes claques sur les joues sans parvenir à dissiper tout à fait le malaise que cette curieuse situation faisait naître. À défaut de pouvoir mettre de l'ordre dans mes pensées, je reportai mon regard sur le journal où le gros titre qui barrait la page me confirma que j'allais mettre un bon moment avant de parvenir à émerger:

DOZE MARMAYE GLOUTI PAL VORASSE!

Je restai un long moment bloqué sur ce titre improbable en ne voyant pas comment je devais comprendre ce charabia et sur l'instant je n'eus pas le courage de lire la suite. Je me traînai jusqu'à la salle de bain où la douche, bien que poussive, réussit toutefois à me faire sortir à demi des brumes dans lesquelles je naviguais à vue. Une fois douché et habillé, je m'installai face à la petite table de bois qui faisait office de bureau et attaquai l'article du Cry d'Océan qui débutait ainsi:

C'est grande joy à Carneville car alnuï, l'bâti dla lonie des marmaye a véku a grande chance de s'vie.

Le soir l'avaient fété le feudjoua asqu' onzeur, chantan é dansan. Pis sont allé s'ormir joilleux asqu' matin. Voulaiet s'ormir asqu'matin, mé padematin zon û.

S'est arivé, comme en légende local qu'on conte a justitte du retour d'la vorasse al mi d'la nuit. Et c'est belle chance pour nouzôt. Quéque marmaye disent qu'entendu gloutement et bruido. Pis qu'ensuite zon tendu l'écri de goisse à ferpeur des zôte zenfans.

Un monitor d'la lonie nou za claré : « N'a pas tendu rien. Pionssait touse et moi itou. Pis c'est v'nu l'écri, tréfore. C'éte l'écri d'la goisse. Cé quapré qu'on navu qui minkey onze marmaye. Que sans doute comme dans légende, glouti pal vorasse z'ont été.

.../...

J'ai posé le journal après ces premières lignes, quelque peu agacé. Je veux bien admettre que les rédacteurs de la feuille de chou d'un trou aussi paumé que Carneville-al-Mer puissent écrire comme ils parlent, mais un coin de mon cerveau

s'offusquait de ce que le journal n'ait pas jugé bon de s'offrir les services d'un correcteur. J'ai quand même repris en main le vilain canard au papier jaunâtre et relu l'article plus posément cette fois. Et je l'ai même lu une troisième fois, me familiarisant au fil des relectures avec le curieux charabia du rédacteur. J'en suis venu à la conclusion que ce n'était pas d'un défaut de correction qu'il s'agissait. Plutôt d'une tentative de faire vivre à l'écrit une langue vernaculaire déglinguée qui devait être partagée par d'autres par ici. N'empêche que même la suite et les détails que contenait cet article signé d'un certain (ou d'une certaine?) Olypel Frome m'ont plongé dans un état d'hébétude qui cette fois ne devait rien aux quantités de whisky avalées la veille. Et je dois bien admettre que rien de ce qui était rapporté dans ce papier n'avait le moindre sens pour moi, sinon que je compris vaguement qu'une douzaine d'enfants avaient disparu d'un centre de vacances...

En pataugeant dans les flaques d'eau, je suis sorti de la chambre. Le long tapis qui tentait de décorer le couloir impersonnel de l'hôtel était gorgé d'eau lui aussi de même que l'escalier qui avait dû être un peu plus tôt transformé en cascade. L'escalier débouchait dans le bar de l'hôtel. La vaste pièce était complètement déserte. Pas un seul client mais pas non plus le moindre employé. Ni l'échalas à tête de poisson qui avait toqué à ma porte un peu plus tôt, ni personne d'autre. Régnait dans cette pièce surchargée d'objets de marine de toute espèce une atmosphère pénible et surannée que renforçait encore l'odeur de poisson qui décidément semblait avoir envahi tout le bâtiment. J'actionnai la sonnette posée sur le bar, espérant faire venir quelqu'un qui m'aurait préparé un café bien fort et qui m'aurait peut-être donné quelques éléments d'explication. J'insistai nerveusement sur la sonnette, sans résultat. J'allai jusqu'à la porte battante qui séparait le bar de la cuisine et je ne trouvai personne là non plus. Résigné à renoncer à mon café du matin, je décidai de sortir de l'hôtel et de marcher jusqu'à un bar quelconque, à la condition me dis-je que ce ne soit pas l'Ami Louis.

Les rues de Carneville étaient désertes. Vides de piétons et même de véhicules. Un étrange silence écrasait les pavés luisants et gras et la petite pluie opaque donnait à ce silence une consistance moite et déplaisante. Le ciel était bas, recouvert d'un couvercle nuageux noir et gris donnant à penser que le jour avait renoncé à se lever et que probablement, il ne se leverait plus jamais. Naturellement, aucun magasin n'était ouvert et je vérifiai une fois de plus sur ma montre qu'il était neuf heures et demie passé. Je croisai sur mon chemin deux cafés, fermés eux aussi et je finis par regretter de ne pas être repassé par l'Ami Louis qui aurait peut-être échappé à cette étrange malédiction que je sentais peser sur la ville. En suivant une petite rue tortueuse qui probablement devait descendre jusqu'au port, je crus percevoir dans le lointain une rumeur. Sans doute, pensai-je, toute la ville s'était réunie à cet endroit pour les besoins d'une fête locale ou pour autre chose que j'ignorais encore. Je manquai de me casser la figure à plusieurs reprises en dérapant sur le pavé recouvert d'une pellicule gluante située à mi-chemin de la tripe de poisson et de l'algue pourrissante et débouchai enfin sur le port dont le quai face à moi était en effet noir de monde. La rumeur que j'avais entendue dans le lointain se précisa. C'était à dire

vrai davantage un bourdonnement plutôt qu'une rumeur. Comme si toutes les personnes présentes laissaient échapper, bouche fermée, un gémissement monotone. Tous ces gens étaient pétrifiés dans une immobilité absolue. Seule une forme à l'arrière de cette muraille humaine s'agitait, passant d'un endroit l'autre, brandissant devant elle un objet que je reconnus bientôt pour être un appareil photographique. Je m'approchai de la personne.

C'était une petite femme d'une soixantaine d'années, aux cheveux rouges, aussi large que haute et montée sur ressorts. Elle ne restait pas en place une seconde et multipliait les prises de vues de tous ces dos entassés devant elle. Je m'approchai dans l'idée de lui demander ce qui se passait. Quand elle tourna la tête vers moi, je vis avec stupeur qu'elle avait une tête de mérou ou de rascasse – je ne suis pas très calé en faune marine – semblable dans mon souvenir à celle de l'échalas qui avait frappé à ma porte quelque temps plus tôt. La question que je lui avais posée sembla flotter dans l'air durant une bonne dizaine de secondes avant qu'elle ne consente à me répondre :

- Cé l'vorasse qu'a glouti des marmaye! dit-elle dans un souffle et d'une voix grinçante.

Je me félicitai d'avoir consacré un peu de temps à la lecture de l'article bizarroïde du Cry d'Océan car cela m'évita de marquer une stupeur qui sans doute n'aurait pas été bienvenue. Mais voilà qu'en effet, les gens parlaient le même charabia que celui utilisé par cette rédactrice du journal.

Elle me tendit la main :

- Olypel Frome, journaliste au Cry, dit-elle encore. Et vous ?

À mieux la regarder, je vis que la face de poisson qu'elle m'avait offerte un peu plus tôt s'était estompée. Certes, Olypel Frome n'était pas une beauté, mais il fallait convenir que ce n'était pas non plus une rascasse déguisée en être humain ni quoi que ce soit de ce genre! Elle avait seulement un visage carré, taillé à la hache et abîmé par un maquillage outrancier. Mais pas une tête de poisson! Et j'étais bel et bien en présence de la rédactrice de l'article que j'avais déchiffré un peu plus tôt. Du coup, elle devait en savoir un peu plus que n'importe qui d'autre sur ce qui se passait ici depuis ce matin...

- Alain Cachemouffe, dis-je à mon tour. Journaliste moi aussi. Mais d'un journal de la Capitale, ajoutai-je avec un peu de suffisance. Vous pouvez me dire ce qui se passe ici ?

- Les parents des marmaye d'ici! Veulent vénérer la Vorasse! Douze d'un coup, pensez! C'est pas tous les jours une telle chance.

- Mais c'est quoi cette Vorasse? Je n'ai pas bien compris de quoi vous parliez exactement dans votre article.

- Ah! Vous avez lu mon papier! C'est bien. Vous perdez pas de temps pour vous informer, pour un journaliste de Paris...



Avant de réitérer ma question, je constatai qu'elle était tout aussi capable de s'exprimer dans une langue courante et compréhensible. À moins, me dis-je, que je ne comprenne et que je sache parler comme par miracle le patagon local.

- Et donc, cette Vorasse ?

- Légende locale ! Rien d'autre.

- Et que raconte-t-elle, cette légende locale ?

- A l'vorasseglouti des marmaye si quoi non ça souffe l'tempête qui saba à la mor de toussa.

Elle venait de débiter la phrase dans le sabir habituel, avant de se reprendre :

- C'est une légende mais les tempêtes sont réelles. Ça nous tue les marins et les gosses des riverains si on ne fait rien. Alors depuis les fins fonds des temps, on donne des marmaye à la Vorasse. Ça l'apaise. Et même si c'est pas vrai, ça marche quand même...

- Vous voulez dire que cette nuit, il y a vraiment douze gamins qui ont disparu ?

- Sonlapourssa !

- Comment ça, ils sont là pour ça ? Pour servir de pitance à une bestiole de légende qui n'existe pas ?

- Mais c'est des marmaye des colonies ! Viennent de la ville. Sont là pour ça ! Et puis c'est l'été. Y en a des pleins wagons. Et personne les réclame, vous pouvez me croire...

- Vous êtes sérieuse, là ?

- C'est à ça que servent les Ioniesvacances. Des tas et des tas de marmaye qui peuvent nourrir la Vorasse. Sont pas plus malheureux comme ça, croyez-moi. Et nous, ça nous permet d'échapper aux calamités. C'est de l'entraide que fait la terre à la mer ! Pour une fois, hein !

Instinctivement, j'avais reculé de trois pas. Ce que me racontait cette Olypel Frome ne tenait pas debout ou alors, c'était quelque chose d'effroyable! Je m'éloignai de la journaliste et entrepris de fendre la foule pour me rapprocher du quai et du bassin dans lequel tintaient les élingues sur les mâts des bateaux afin de voir de plus près ce qui attirait ainsi la foule. Tous ces dos formaient une muraille compacte et à chaque fois que l'un d'eux tournait sa tête vers moi, je voyais de nouveau des mérus, des congres, des morues et que sais-je encore. Je parvins néanmoins à me glisser au premier rang. Derrière moi, la foule à tête de poisson psalmodiait son bourdonnement de plus en plus implacable et je crus défaillir sous les bourrasques fétides de l'odeur lourde et oppressante du poisson ce qui me rappela un voyage scolaire que j'avais fait enfant dans une conserverie de morue de la côte normande. L'odeur effroyable de cette usine avait été un tel coup de bélier dans l'estomac que tous les gosses avaient dégoûté en chœur leur petit déjeuner et bien davantage encore!

Le bassin du port de Carneville ressemblait à n'importe quel autre bassin de port que j'avais pu rencontrer jusqu'ici. Une quantité de petits voiliers de plaisance se balançaient au gré des mouvements de la marée montante, encadrés par une flottille de flambarts, de cotres, de fileyeurs, de vieux morutiers, de catalans, de chalutiers, de crevettiers, de doris, de rafiots, d'un vieux thonier à demi rouillé et d'autres embarcations de pêche dont les noms jusque-là inconnus m'étaient cependant venus spontanément comme si j'avais toujours fréquenté les travailleurs de la mer d'hier et d'aujourd'hui!

J'avais les deux pieds fermement posés sur les ultimes dalles de pierre du quai, à la verticale de l'eau saumâtre qui clapotait un peu plus bas. Derrière moi, la foule avait provisoirement lâché le bourdonnement pour un chœur sourd et lancinant: «Vorasse! Vorasse! Vorasse!» Les hommes-poissons s'étaient rapprochés dangereusement et je sentis bientôt leurs poitrines collées à mon dos.

J'avoue que je n'y avais pas pensé. Pas pensé que l'effet du Glenfarclas serait aussi virulent, mais j'en avais vraiment abusé la veille au soir chez l'Ami Georges! Aussi je ne fus pas très surpris d'être incapable d'articuler le moindre clappement de langue quand un poing rageur frappa à la porte de ma chambre. Pensant sans doute que la pièce était vide, un loufiat à tête de chien entra et déposa un journal sur mon lit. Il leva la patte contre l'armoire et sortit dignement. Je m'emparai aussitôt du journal où un gros titre barrait la une dans toute sa largeur:

**UN JOURNALISTE DISPARAIT
DANS LE PORT DE CARNEVILLE-AL-MER**

Mars 1951

MARMAYE 21

Je n'y avais pas pensé immédiatement... Car ce texte de 1951 n'était pas aussi détestable que je pouvais le craindre quand j'ai commencé l'exploration de ces vieux papiers qui traînaient dans les archives de ma chère mère. L'idée a pris corps petit à petit. Celle de reprendre ce texte. Sans doute fallait-il l'actualiser, lui donner une autre vitesse, un autre style que celui, convenons-en, très marqué par son époque. Et puis surtout, il convenait d'alléger, de retirer le superflu. On doit se souvenir qu'à cette époque, nombre d'auteurs de ces collections populaires livraient du poids, du volume, de la longueur. Il fallait produire du texte à l'élasticité sur-vitaminée pour parvenir aux deux cent quarante-huit pages que l'édition réclamait pour ses polars savamment calibrés. Et croyez-moi, il en allait de même avec les histoires courtes. Alors, tirer à la ligne, ajouter des descriptions inutiles, glisser des adjectifs ampoulés... ça oui! À cette époque on savait faire. Pour autant, pourrions-nous prétendre que la modernité d'une écriture plus sèche, plus vive et plus directe soit un mieux? À vous d'en juger là encore.

M.L.

ALAN CASH EUT DU MAL À ÉMERGER. À coup sûr, il avait avalé des cachetons pas très cool la veille au soir lors de cette fête. Aussi quand un garçon d'étage à tête de cheval vint lui apporter le café, il savait qu'il ne devait pas tenir compte de cette bizarrerie. Il ouvrit sa tablette numérique pour survoler les titres de presse. Peut-être trouverait-il dans les informations locales un truc en rapport avec l'enquête environnementale qu'il était sensé mener à Chop-Bitch. Mais tous les photos et vidéos des médias locaux se réjouissaient comme un seul homme de disparitions survenues dans une colonie de vacances et rejetaient les guerres, les épidémies et même son affaire de pesticides loin derrière.

Le hall de l'hôtel était désert. Aucun client. Aucun employé. C'est une fois arrivé dans la rue qu'il crut apercevoir sa deuxième tête de cheval. Elle surmontait un grand type qui s'empressa de disparaître en hennissant dans un hall d'immeuble. Les magasins étaient fermés. Il n'y avait pas un véhicule, pas un bruit et il ne croisa personne durant un bon moment. Alan Cash décida de descendre jusqu'au port en évitant soigneusement de marcher dans le crottin qui s'étalait tout au long des trottoirs. Il fut cueilli par une intense rumeur quand il déboucha sur l'esplanade qui reliait la haute ville au port de pêche. Des centaines de gens se bousculaient le long des quais, serrés les uns contre les autres, tous tournés vers le large et pour autant qu'il puisse le comprendre, tous avaient ces têtes chevalines. Les cachetons qu'il avait pris étaient une vraie saloperie, c'était plus que probable. Il aborda une fille qui flashait à tout va avec son téléphone portable :

- Il se passe quoi ?
- On fête la mangeaille...
- Mangeaille de quoi ?
- Du nouveau stock de gamins, pardi. Et puis, arrêtez de me harceler avec vos questions, espèce de sale macho, ou j'appelle les secours !

Comprenant qu'il n'en tirerait rien, Alan entreprit de se frayer un chemin jusqu'au

bord du quai entre les croupes et les flancs des chevaux et des juments qui piaffaient et tapaient du pied dès qu'il les bousculait un peu trop. Le port ressemblait à n'importe quel port, rempli de carcasses de pêche de toutes espèces et de bon nombre de petits voiliers de plaisance. La foule à tête de cheval fixait un point à l'horizon avec des hennissements de bonheur.

Alors qu'il se penchait sur le bord du quai, il sentit les poitrails qui se pressaient contre ses omoplates avant de dégringoler dix mètres plus bas dans l'eau saumâtre du port.

Ces cachetons étaient décidément une saleté. Il aurait fallu qu'il songe aux conséquences possibles avant de les ingurgiter. Mais il n'y avait pas pensé. Aussi, après que le factotum à tête de crabe eut placé devant lui le plateau du petit déjeuner et qu'il fut sorti en claquant des pinces, il ne fut pas tellement surpris de voir une photo du port sur sa tablette et de lire le titre qui l'accompagnait :

**UN HARCELEUR DISPARAÎT
DANS LE PORT DE CHOP-BITCH**

Septembre 2021



CONTRE-COUP



ELLE MARCHE. DROIT DEVANT ELLE. Un pied devant l'autre. Elle marche. Loin de chez elle. Du joli petit pavillon fleuri, acheté à crédit il y a trois ans. Rue des Lilas. Somnambuliques ses pas la conduisent vers le centre ville. Elle n'a rien décidé. Sauf partir. Sans but. Sinon celui d'avancer. Elle n'entend pas les rues qui s'éveillent, la ville qui bruit à huit heures du matin. Anesthésiée par la marche. C'est ce qu'elle veut. Ne pas s'arrêter. Ne pas s'arrêter. Ne pas penser. Ne pas penser. Si elle ouvre ses oreilles, ses yeux, son cœur, elle va hurler. Elle va réclamer que les éléments se déchaînent, que gronde la tempête, que rugissent et éclatent les bombes du ciel, que frappe la foudre, que fouettent les éclairs, que tournoient et tombent les oiseaux fracassés, que hurlent les chiens et les loups. Que les vagues submergent les immeubles. Que la terre se lézarde et expulse des geysers de feu et de cendres. Que l'apocalypse soit et anéantisse ce qui fut.

Mais elle marche dans l'apathie glacée du monde, de la ville, des rues, de l'asphalte sous ses pieds encore chaussés de pantoufles. Comme en état de deuil. Projetée à côté de sa vie. Elle a beau marcher, elle n'est plus sur le bon chemin. Exilée. Exilée d'elle-même. Elle avait été lucide en s'engageant avec Mathieu. Elle savait qu'il y aurait un jour ou l'autre des obstacles à franchir, des imprévus à négocier. Que leur amour pouvait s'effiloche, que leur route pouvait diverger. Qu'il pouvait la tromper un peu, beaucoup, qu'elle pouvait se lasser de lui, qu'il pouvait la quitter pour une autre plus fraîche, plus jeune, plus docile. Qu'elle pouvait l'abandonner sur un coup de tête, un éclair de passion. Que la maladie pouvait les séparer ou les réunir dans l'adversité, que la mort viendrait... Mais ça, ça, elle n'y avait pas pensé. Jamais.

Elle arrive place Jean Jaurès, fait le tour du rond-point une fois, deux fois, trois fois. Sans remarquer les regards en biais des passants, le léger point de suspension de la marche de certains, le pas spontané d'écart des autres. Au troisième tour elle prend à droite le boulevard de Verdun, descend la rue Mallarmé, traverse d'un coup, remonte en sens inverse et s'arrête face à un grand panneau publicitaire vantant un produit d'entretien des sols que tient fièrement une jeune femme en tablier. Dolorès. Le

visage de Dolorès, la femme de ménage de ses parents, ressurgit de l'oubli à la vitesse de l'éclair d'un flash.

Combien de fois la jeune femme est-elle arrivée dans leur appartement, avenue de Villedieu, des bleus sur la joue, sur les bras, sur les parties visibles de son corps. Des bleus virant au jaune, au mauve, au violet, au noir. Chez elle, à l'en croire - et les parents d'Anabelle acceptaient de la croire - Dolorès était d'une maladresse incroyable, se heurtant aux portes ouvertes, aux coins des tables, trébuchant, tombant dans ses escaliers. Jamais, jamais cela n'arrivait chez ses employeurs. Si Anabelle s'en étonnait parfois, elle n'allait pas jusqu'à bousculer la vie sereine de ses sept ans par des questions troublantes. Quelle idiote! Un jour Dolorès n'est plus revenue, Lélia l'a remplacée avant Josiane et d'autres. Pardon Dolorès. Pour ma lâcheté, celle de mes parents. Pardon pour cet aveuglement qui ricoche aujourd'hui sur ma vie.

Lola et Michaël achevaient leur petit-déjeuner avant de partir pour l'école. Anabelle lavait sa tasse de café comme chaque matin de la semaine. Mathieu s'apprêtait à quitter leur pavillon pour rejoindre le bureau de transports routiers qui l'emploie depuis trois ans. Malgré les glouglous du robinet d'eau chaude, elle a entendu s'ouvrir la porte du buffet, elle a entendu le bruit clair du verre posé sur la table, elle a entendu le son plus sourd de la bouteille, elle a entendu le bouchon qu'on dévisse, l'écoulement du liquide dans le verre. Il était sept heures quarante-cinq. Elle a senti l'odeur du whisky. Elle ne s'est pas retournée. Elle a juste dit, en continuant d'un mouvement mécanique à laver sa tasse: *Mon amour, tu ne devrais pas boire dès le matin.* Elle est sûre d'avoir commencé par *Mon amour*. Il n'a retenu que la suite de la phrase. D'un geste impulsif il a retourné Anabelle et son poing a atteint sa joue gauche comme un bélier forant une porte fermée. Le monde s'est pétrifié. Les enfants n'ont pas bronché. Mathieu est resté face à elle, sidéré lui-même par la violence de sa réaction. Elle a posé la tasse qu'elle n'avait pas lâchée, s'est essuyé les mains sur le torchon, s'est dirigée dans le couloir vers la porte d'entrée qu'elle a ouverte et refermée derrière elle. Dehors elle s'est mise à marcher comme un automate réglé d'avance. Un pas, un autre, un pas, un autre, un pas, un autre, un pas, un autre...

Lui, il doit être encore immobile au milieu de la cuisine attendant que les aiguilles de l'horloge tournent à l'envers et effacent ce qui vient de se passer. Non! Elle ne doit pas penser à lui. À ses yeux horrifiés devant son propre geste, à son mal-être croissant depuis l'arrivée d'un nouveau patron tyrannique, à sa peur d'être remercié sans ménagement, à ses fragilités d'enfant, à sa fuite dans l'alcool, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie. Elle ne doit pas penser à lui. Car alors elle va lui trouver des excuses, le plaindre, se reconnaître maladroite, fautive, lui pardonner. Elle l'aime. Malgré tout elle l'aime. Tant de fils sont tissés entre eux deux depuis huit ans qu'ils vivent ensemble.

Non. Ne pas penser à lui.

Penser à elle, aux enfants. Il l'a frappée. Il recommencera. Il l'a frappée, il recommencera, il recommencera comme avec l'alcool. Ses pieds martèlent l'asphalte

recommencera, recommencera... La douleur martèle sa joue gauche *recommencera, recommencera...* Son instinct de survie martèle les élans de son amour *recommencera, recommencera...* Elle marche à grandes enjambées, on s'écarte sur son passage. Elle marche à la limite de la course. Elle fait une halte brève pour consulter un plan de la ville sur un panneau avant de reprendre sa fuite en avant. Elle marche dans le boulevard des Cinq Avenues, dans le boulevard Victor Hugo, elle bifurque rue Espérandieu, longe la rue Jules Noël, continue sur cinq cents mètres, gravit les deux marches du perron, pousse la porte et entre dans le commissariat de police.

